SIXIÈME ANNÉE. — N° 141 16 NOVEMBRE 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LA MORT DE L'ABBÉ ROUSSEL

Une voix mystérieuse

Tout le monde a entendu parler de l'abbé Roussel, le directeur de l'Œuvre de la Première Communion d'Auteuil. L'abbé Roussel recueillait les jeunes gavroches qui couraient les rues et qui n'avaient pas reçu une instruction chrétienne.

Pendant trois mois l'abbé Roussel les catéchisait et les préparait au grand acte qu'ils devaient accomplir. Cette période terminée, la maison tâchait de procurer un emploi à l'enfant régénéré.

Pendant près de quarante ans, le vénérable prêtre se dévoua à l'enfance. Trois années avant de mourir, il céda son œuvre aux Frères de Saint-Vincent de Paul.

Après avoir pris toutes ses dispositions, l'abbé Roussel quitta Auteuil et se retira à Billancourt pour y passer les dernières années de sa vie. Presque au lendemain de sa démission, l'abbé tomba malade, mais, doué d'une constitution vigoureuse, il ne resta pas longtemps alité et fut bien vite remis sur pied.

Il y avait un an qu'il était guéri quand ses amis apprirent tout à coup que le vénérable prêtre venait de mourir, emporté par un mal imprévu.

Lié de longue date avec l'abbé Roussel, j'avais été très ému par cette disparition soudaine. Un jour où j'allais rendre visite à une dame d'Auteuil qui s'occupait beaucoup de l'Œuvre de la Première-Communion — Mme Fanny Dubois Davesnes — je lui demandai comment était mort l'abbé Roussel.

— « L'abbé Roussel est mort dans des circonstances extraordinaires, me répondit cette excellente personne, dont le souvenir vit encore dans la mémoire de nombreux habitants d'Auteuil.

« L'abbé Roussel habitait le premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage. L'homme était attaché à l'abbé Roussel comme domestique, et la femme servait de concierge.

« Une nuit, la femme fut réveillée en sursaut par des chants étranges. Elle prêta l'oreille. Une voix mystérieuse modulait sur l'air de la *Préface* des mots que la concierge ne saisit pas tout d'abord. La cantilène recommença, plus distincte ; voici ce qu'elle disait :

« Allez réveiller l'abbé Roussel et prévenez-le « qu'il va mourir dans deux heures ! »

« La femme X... se crut victime d'une hallucination et voulut se rendormir, mais elle n'y réussit pas. Le même avertissement lui fut donné, mais cette fois sur un ton si impérieux, que la concierge se leva.

« Il est bon de dire que cette femme, bien que professant des sentiments religieux, n'était rien moins que dévote et n'avait surtout aucune tendance au mysticisme.

« Poussée, pour ainsi dire, par une force surnaturelle, la concierge alla frapper à la porte de l'abbé Roussel. Celui-ci dormait profondément. Il fallut plusieurs coups de sonnette pour le réveiller.

« Introduite dans la chambre du vénérable prêtre :

— « Levez-vous bien vite, Monsieur l'abbé, « s'écria la malheureuse, une voix vient de m'avertir « que vous allez mourir dans deux heures. »

— « Etes-vous donc folle, répliqua l'abbé Roussel

« en éclatant de rire. Jamais je ne me suis mieux « porté ; allez vous coucher bien vite et rendormez-« vous ! »

« La concierge obéit ; elle rentra chez elle et se recoucha. Mais à peine avait-elle éteint sa lampe, que la même voix se fit entendre et la harcela de la même injonction.

« Nouvelle démarche auprès de l'abbé qui, trouvant la plaisanterie mauvaise, se met en colère et prie sa domestique de déguerpir immédiatement.

« Cette scène se renouvelle trois fois. Enfin, n'y pouvant plus, la concierge finit par dire à l'abbé Roussel :

— « Vous me mettrez à la porte si vous voulez, « mais je vais aller au presbytère de Billancourt « chercher M. le curé pour qu'il vienne vous con-« fesser ! »

« Et la bonne femme partit. Vingt minutes après, le curé de Billancourt se présentait chez l'abbé Roussel, qui, pour mettre un terme aux instances de sa concierge, consentait à se confesser. A peine la confession était-elle terminée que le respectable ecclésiastique entrait en agonie et expirait au bout d'un quart d'heure. »

Tel est le récit très authentique que nous a fait Mme Dubois-Davesnes, professeur de sculpture à Auteuil.

O. H.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Maclou et les îles Fortunées.*

Le 15 novembre est la fête d'un des plus célèbres saints légendaires : Maclou, si populaire parmi les populations de la vieille Armorique, Maclou le voyageur, disciple de saint Brandan, qui lui-même *inquist por sept ans les isles de fortune*. Ce qu'on sait d'à peu près certain, c'est qu'il était d'origine irlandaise, que sa mère avait soixante-six ans lorsqu'elle le mit au monde, qu'il fut évêque de l'ancien siège d'Alette, en Bretagne, et fonda la ville de Castel-Govent, aujourd'hui Cherstown, dans le golfe de Bristol.

Dès son enfance, il eut de merveilleuses aventures. Peut-être lira-t-on avec plaisir le récit de son premier péril maritime dans le vieux et naïf langage du *Miroir historial*, par Vincent de Beauvais.

« Une fois, comme enfans font, luy et ses compagnons s'en allèrent au rivage de la mer pour jouer par congé ; mais si comme les autres s'enfuissent devant les ondes de la mer, qui montoient continuellement, le sainct enfant demoura au village sur un peu de gravelle. Et quant la mer approcha, elle ne le toucha point, mais l'environna par la grâce de Dieu. Et de tant comme la mer haussoit autour de lui, le lieu du rivage sur quoi il gisoit était sushaulcé.

« Et en lui par fin, l'enfant, par l'horrible son descendu de la mer, s'esveilla. Et quant il regarda entour lui, il commença par appeler ses compaignons, et quant nul ne lui respondit, il dit à soy-mesme : « Dieu « tout-puissant, où suis-je mis ? Sire, ne me délaisse « pas, mais aide et sauve moi ! »

« Et entre temps, son maître le cherchoit curieusement et demandoit à ses compaignons où il estoit, et ils respondirent qu'il estoit avec eux au rivage de la mer, et l'avoient vu dormir au rivage, mais ils ne savoient ce qu'il estoit devenu.

« Et donc, le maître plora, car il estoit nuit, et il s'en vint à la mer avec ses écolliers, et vit l'isle que oncques nul n'avoit vu sur la mer. Et se prindrent à s'esmerveiller entre eux, et à regarder partout environ par les ondes et par le rivage, se ils veissent par adventure le corps de l'enfant mort, et ce fait, la nuit vint et ils revindrent au moustier.

« Et entre temps, ils entrèrent en l'église et célébrèrent les exsèques (obsèques) de l'enfant aussi comme déjà mort. Et un peu après, les parents de l'enfant demandèrent à Brandan que il leur rendist leur enfant sain comme il luy avait été commis.

« Et cette nuit, saint Brandan fut en vigiles et oraison, et le Seigneur lui dit : « Servant de Dieu, n'ayes pas peur, car l'enfant dont tu doubtois est gardé à Dieu tout-puissant entre les ondes ; et pour le garder, est faite une isle pardurable là où il demoura dormant.

« Brandan rendit grâces à Dieu, et au matin, luy et ses frères allèrent au rivage et trouvèrent l'enfant au plus haut de cette isle, chantant louanges de Dieu, et les salua moult joyeux et les admonesta tous à beneistre (bénir) Dieu, et dist : « Laissez-moi un jour estre là où la pitié de Dieu m'a daigné enluminer du miracle de son sauvement, mais faites tant que j'aye mon psaultier avec moi ; et si vous ne le pouvez apporter, mettez-le sur la mer.

« Et le psaultier s'en alla tout droit là où il gisoit, et trouva son psaultier sur lui, qui estoit allé par les ondes, et oncques l'eau ne le toucha, mais vint droit à la rive où l'enfant estoit. Et au matin, ils envoyèrent une nacelle pour quérir l'enfant, et l'envoyèrent au moustier. »

Sitôt ordonné prêtre, Maclou fit appareiller sa nef

pour aller chercher l'île d'Yman, où l'on disoit qu'habitaient les anges. Lui et ses compagnons restèrent plusieurs années en mer. Ils eurent plus d'aventures qu'Ulysse.

Par exemple, la septième année, ils trouvent dans une île un sépulcre d'une prodigieuse grandeur. Tous s'en émerveillent, et Maclou, sur les instances de ses compagnons, prie Dieu de ressusciter le corps qui était dans cette immense tombe. A peine eut-il prié que l'île parut trembler, le sépulcre s'ouvrit, il en sortit un géant dont la taille atteignait celle des plus grands arbres. Ce géant leur apprit qu'il était païen, du nom de Mildine, et leur raconta les tourments qu'il avait soutenus avec les autres damnés.

Maclou l'enseigna dans la foi, le baptisa et s'enquit de lui s'il ne connaissait pas l'île d'Yman. Le géant croyait bien l'avoir entrevue ; c'était un lieu d'une merveilleuse beauté ; mais il n'avait pu y pénétrer à cause de sa qualité de mécréant. Il se mit en mer, l'eau ne dépassant jamais ses épaules, et tira bravement la nef de Maclou du côté de l'île d'Yman. Mais une tempête s'éleva ; il fallut retourner vers l'île au sépulcre, où le bon géant trépassa de nouveau, cette fois de la manière la plus édifiante ; on le recoucha dans sa tombe exorcisée.

Une autre singulière aventure est celle de la messe que saint Maclou célébra sur le dos d'une baleine.

« Et quant le jour de la très saincte Pâques vint, si regardèrent entour eux, et virent une petite isle et allèrent là.

Et sainct Maclou commença à célébrer la messe à la requeste de ses frères. Et comme les frères chantoient, toute ceste chose qui estoit comme une isle trembla et s'esmut, car c'estoit une balue, de celles qui sont appelées grans balaines, qui habitent au profond abysme de la mer. »

Les compagnons de Maclou tremblèrent, se voyant déjà engloutis, mais il les rassura et commanda à la baleine de se tenir tranquille jusqu'à ce que, la messe finie, ils se fussent éloignés. La baleine aussitôt ne bougea non plus qu'un roc.

Ces voyages admirables de saint Maclou et de son maître, saint Brandan, qui, plus heureux, trouva, après sept ans de navigation, l'île Fortunée, n'avaient pas qu'un intérêt de contes merveilleux et édifiants.

La légende de l'île d'Yman exerça la plus profonde influence sur l'esprit des moines portugais et espagnols des XIVe et XVe siècles. Plusieurs cosmographes marquèrent sur leurs cartes l'île bien heureuse. Dans ne carte datée de 1367 et qui appartient à la bibliothèque de Parme (1), on a représenté saint Brandan lui-même se promenant sur la mer, dans le groupe des îles Canaries.

Les géographes du temps ne manquaient pas de décrire cette belle contrée. Honoré d'Autun, par exemple, s'exprime ainsi, dans son *Imago mundi* :

« Il est dans l'Océan une certaine île dite Perdue, qui l'emporte de beaucoup par ses agréments et sa fertilité sur les autres terres. Mais après l'avoir découverte on ne peut la retrouver : d'où vient qu'elle est dite « perdue ». C'est là que saint Brandan se rendit. »

Ce sujet a attiré l'attention des savants modernes. M. d'Avezac a publié un curieux mémoire sur les îles de l'Océan au moyen-âge. M. de Humboldt a traité cette question dans son *Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent.*

Que le monde était intéressant lorsqu'il gardait encore tant de mystère, et que les nefs ingénues des saints voguaient vers l'île merveilleuse où résident les anges, parmi les lys toujours en fleurs, les rivières de cristal et les fruits d'or !

GEORGE MALET

UNE MAISON
Livrée aux Invisibles

DOCUMENTS ORIGINAUX

Il s'est passé, au cours de l'été dernier, dans une propriété appartenant à la famille de Saint-L..., et sise à Saint-L... même, près de Tarbes, des phénomènes de hantise, d'une étrangeté et d'une persistance si déconcertantes, qu'on serait tenté de les croire inventés.

Il est pourtant impossible d'en nier la réalité. Ils ont eu de nombreux témoins. Ils ont été, en quelque sorte, observés au jour le jour...

Les lettres qu'on va lire, et qui nous ont été communiquées par un ami obligeant, n'étaient pas faites pour la publicité ; nous n'y avons pas changé un mot.

Si nous ne donnons pas en entier les noms des signataires, c'est par un scrupule que l'on comprendra. Mais il va sans dire que nous les donnerions volontiers à ceux de nos lecteurs qui voudraient faire une étude particulière des faits.

Ces faits nous paraissent au surplus assez établis pour mériter l'attention des savants vraiment dignes de ce

(1) Reproduite par le vicomte de Santarem dans son Atlas des monuments géographiques du Moyen-Age.

nom, c'est-à-dire de ceux qui, ne niant rien *a priori*, savent subordonner leurs théories aux phénomènes et non les phénomènes à leurs théories. G. M.

Les premiers phénomènes

6 juillet 1902.

MA CHÈRE THÉRÈSE,

Je m'empresse de vous écrire pour vous faire part de ce qui se passe ici ; ma lettre aura la sécheresse, mais aussi l'exactitude d'un procès-verbal.

Hier, samedi, à mon arrivée, votre père m'a pris à part, il m'a donné connaissance de ce qu'il avait vu la veille ; il en était très effrayé.

A onze heures, nous sommes montés dans nos chambres. J'ai pris les dispositions suivantes : j'ai fermé à clef les deux portes placées aux extrémités du petit corridor qui dessert la chambre de votre mère et celle des enfants ; je me suis installé dans cette dernière et sur le lit de Jeanne. Je ne me suis pas déshabillé. J'ai chargé mon revolver que j'ai placé sur une chaise, à portée de ma main. J'ai laissé la porte de ma chambre ouverte, ainsi que celle de la chambre de votre mère : j'étais séparé d'elle par la largeur du corridor, un mètre et demi environ.

J'ai inspecté les placards, le dessous des lits ; ils ne présentaient rien d'anormal. Chose curieuse : au moment de monter, j'ai voulu me procurer un éclairage suffisant et faire garnir plusieurs lampes ; le récipient du pétrole, rempli le matin, était vide et vu l'heure tardive, les épiciers ayant fermé leurs boutiques, je n'ai pu renouveler cette provision. J'ai allumé deux bougies, une dans la chambre de votre mère, une dans la mienne.

Votre mère s'est mise au lit, la première. Les deux bonnes ont installé deux couches sur le plancher et y ont pris place, entre le lit de votre mère et celui de Jeanne.

Vers onze heures et demie un fort craquement se fait entendre. Je saute à bas de mon lit et je pénètre dans la chambre de votre mère. J'aperçois son lit qui s'avance lentement en s'éloignant du mur et s'arrête dès qu'il touche le matelas sur lequel Louise est couchée. Je passe le revolver au poing, je n'aperçois rien de particulier, j'examine minutieusement l'espace parcouru par le lit voyageur, et au-dessus de ce meuble je ne vois rien.

Je replace le lit dans sa position primitive ; je suis frappé du poids de ce meuble qui roule avec difficulté. Jeanne me dit qu'elle entend gratter sous son traversin ; je n'entends aucun bruit. Je rentre dans ma chambre. A peine y suis-je entré, nouveau craquement ; je m'élance de nouveau dans celle de votre mère et je vois, pour la seconde fois, le lit renouveler son exode ; je le replace comme la première fois contre le mur. Je reviens dans ma chambre, nouveau craquement suivi d'une manœuvre identique. Le fait s'est renouvelé huit fois ; j'ai compté exactement. A la neuvième, les choses se produisent de la même façon. Je me place devant le lit pour essayer de l'arrêter ; il arrive jusqu'à moi, mais dès qu'il me rencontre il recule spontanément et va reprendre sa place habituelle contre le mur. Je prends alors des journaux que je replie en plusieurs doubles ; j'en fais une cale très résistante et je m'assure que cette barrière ne permet plus aux roulettes de se mouvoir. Je retourne à ma chambre ; aussitôt, terrible craquement, le lit s'est encore déplacé, écrasant l'obstacle ; les journaux présentent un sillon profond, marquant l'empreinte très évidente de la trace des roulettes qui ont fripé le papier ; mais les journaux restent à la place où je les avais placés. Je m'approche du lit ; cette fois encore il recule, mais avec force, au point de frapper contre le mur, ce qui imprime à votre mère, demi-morte de frayeur, un fort soubresaut. Je reste assez longtemps dans la chambre ; Jeanne me dit : « Comme il a reculé ! Vous lui faites peur ! ». Vaine attente, tout reste calme.

Après vingt minutes, je sors : bruit très fort. Je pénètre de nouveau dans la chambre. Le lit s'est de nouveau déplacé, et cette fois il a renversé deux fauteuils et une chaise que j'avais placés devant lui ; il les a renversés avec fracas, je croyais Louise atteinte ; il n'en était rien. J'attends vainement encore ; je me résigne à sortir. A peine sur le seuil de la porte, j'entends un grand cri ; votre mère assise sur son lit a reçu un fort coup, la bougie placée sur la commode s'est éteinte en même temps. Je prends la mienne déposée sur une chaise, près de mon lit, à côté du revolver et à portée de ma main ; elle s'éteint aussitôt. Nous voilà en pleines ténèbres, je cherche vainement des allumettes ; n'en trouvant pas, je descends à tâtons à la cuisine, j'y prends une boîte et, rallumant ma bougie, je remonte à la chambre de votre mère, où se produit un grand bruit.

Quel spectacle ! Tous les meubles sont renversés ; le réveille-matin est tombé ; l'objet qui a frappé votre mère à la tête est l'oreiller de Jeanne qui lui a été lancé. Je remets les choses en état et j'allume trois bougies. J'en place une sur la cheminée, une sur un guéridon près de la fenêtre et la troisième sur la commode.

Il est minuit vingt, j'attends encore : rien. Je quitte la chambre, aussitôt nouvelle perturbation. Le traversin de Jeanne enroulé plusieurs fois dans le drap de lit est projeté de l'autre côté de la chambre : par de-

sus la commode où il éteint la bougie et va tomber dans l'angle de la cheminée. Je veux la rallumer, et je constate qu'elle est encore dans le bougeoir, mais à l'envers, c'est-à-dire que la mèche, carbonisée par la combustion, est placée dans la gaîne et que l'extrémité libre est, au contraire, en dehors. Par suite, je veux la retourner : la mèche est aplatie contre la matière stéarique ; je veux la redresser : elle était rigide, par l'effet du refroidissement. Je m'efforce de la relever, mais j'éprouve une vive brûlure et mon index de la main gauche porte, ce matin, la trace indéniable de cet accident.

Vous savez à quel point je suis sceptique ; ce fait me cause néanmoins une singulière impression ; la bougie rallumée, je rentre chez moi. Aussitôt, extinction générale ; une bougie placée debout sur le guéridon tombe sur la surface plane avec un bruit sec dont je devine la cause. Je surgis avec ma lumière et je constate auprès de chaque bougie la présence d'un objet d'habillement, la camisole de Louise, celle de Rosette, un vêtement léger de Jeanne. On dit que le déplacement d'air occasionné par ces objets lancés dans l'espace aurait éteint la flamme des bougies. Seule la bougie placée sur la cheminée était coiffée par une camisole.

Je les rallume ; pendant ce temps le lit de votre mère est de nouveau lentement déplacé, il frôle la couche de Louise qui dit fort calme : « S'il continue à s'avancer, il va m'écraser.» Je me dispose à sortir ; je tourne le dos à la chambre pour regagner mon lit. A ce moment un vacarme épouvantable se produit, une chaise sur laquelle les bonnes ont déposé leurs effets, tombée en travers de la porte, m'empêche de pénétrer, elle s'appuie sur la commode, les vêtements qui y sont entassés voltigent dans toutes directions. J'aperçois une camisole en flanelle rouge qui va tomber sur un pot à eau, placé sur un petit meuble. Le traversin de Jeanne décrit une parabole et va tomber sur la tête de votre mère, et cependant je l'ai fait enrouler, en ma présence, dans le drap, solidement à plusieurs tours ; l'oreiller est projeté dans l'angle opposé de la chambre, les draps et couvre-pieds qui revêtent les bonnes sont enlevés et elles se trouvent sur leur matelas en chemise ; le traversin de Rosette saute sur votre mère, il se tient debout ; Jeanne lutte contre une force invisible qui tire ses draps qu'elle s'efforce de retenir. Elle dit avoir senti une main crispée qui les enlève. Pendant ce temps son couvre-pieds passe devant moi et va s'abattre au pied de la commode, les effets des bonnes sont dispersés de toutes parts, quelques-uns sont sur votre mère. Je remets tout en ordre...

Je ne sais que penser. Vous savez à quel point je suis incrédule et, cependant, je ne rêve pas; je suis parfaitement calme, je ne ressens pas la moindre appréhension ; je n'éprouve aucun sentiment de frayeur physique ou morale. Je raisonne avec la plus grande liberté d'esprit sur ce que j'entends et sur ce que je vois. Je me rends compte des impressions psychologiques de ceux qui me parlent. Je dois dire que je n'ai pas entendu les plaintes et les rires dont votre père, qui est absolument calme d'ailleurs, m'a affirmé avoir eu la manifestation hier.

A la suite de cette révolution tout s'est calmé, mais un bruit régulier de coups frappés sur le devant du lit de Jeanne s'est produit ; chaque coup était séparé des précédents par un intervalle régulier. On pourrait comparer ce bruit aux sons d'un métronome qui, sur quatre coups marquant la mesure musicale de quatre temps, ne frapperait pas le quatrième : un, deux, trois, puis une pause. J'ai reproduit moi-même, en frappant à mon tour, cette suite de chocs réguliers ; le bruit étrange cessait alors et celui qui était produit par moi subsistait seul ; dès que je m'arrêtais, l'agent mystérieux reprenait la suite de ses percussions régulières. C'était une singulière expérience que cette correspondance entre deux facteurs inconnus, dont l'un invisible, d'une action incompréhensible. Les coups étaient très forts et je les reproduisais très exactement comme intensité et sonorité. Au jour tout s'est calmé.

Ce qui est fort surprenant, c'est que les deux photographies de votre mère et de votre tante aient été extraites de l'album et déposées au salon sur deux sièges différents. Ici, personne ne connaît votre tante ; et pourquoi aurait-elle été choisie parmi les nombreux portraits photographiques que vous possédez? Or cette image est sans cesse changée de place. Moi-même, je l'ai installée sur un meuble, la porte fermée rigoureusement, ce matin ; quelques heures après, elle était sous ce meuble. Votre mère l'avait recouverte d'une enveloppe provenant d'une de vos lettres ; l'enveloppe était d'un côté et le carton photographique d'un autre.

Je vous embrasse toutes trois,

S. L.

P. S. — J'ai fait part à votre père de la singulière neuvaine faite par Mathilde aux âmes du Purgatoire. Il est furieux contre votre fille. « Malheureuse, elle nous les a envoyées ! », criait-t-il. Jeanne prend la chose presque gaiement, mais votre mère est très frappée et ici personne ne dort.

Un lit en ballade

7 juillet.

MA CHÈRE THÉRÈSE,

Je vous adresse mon deuxième procès-verbal.

La journée d'hier, dimanche, a été très calme. C'était la première depuis quinze jours. A 7 heures, au moment de dîner, Rosette, traversant le salon, a vu un papier sur la chaise-*bébé*. Elle est venue nous prévenir. C'était le portrait extrait de l'album, comme précédemment, ceux de votre mère et de votre tante.

De plus, ce dernier avait changé de place ; il n'était plus sur le canapé où je l'avais déposé à plat le matin, il était debout contre le mur, appuyé sur la plinthe, et le canapé avait été séparé du mur d'environ 50 centimètres.

Le soir, je suis retenu jusqu'à onze heures au Conseil municipal, pour l'affaire des fontaines publiques. En rentrant je trouve votre mère au lit. Les bonnes installent leur couche ; elles allèguent qu'elles préfèrent coucher sur la dure que d'être seules dans leur chambre ; elles sont terrifiées, elles disent avoir entendu des gémissements et des cris plaintifs dans l'angle de l'appartement où est le lit de Jeanne. Votre père, pâle et défait, affirme les avoir également entendus. Serais-je arrivé trop tard ?

Je dois vous dire que j'ai fait placer deux tasseaux formés par un morceau de planche très épais, 2 cent. et 3/4, épaisseur réglementaire de la planche des usines du pays; ces tasseaux sont cloués dans le plancher par de longues pointes qui traversent le parquet ; il est impossible de les arracher sans un effort énorme, à l'aide d'un levier puissant. Je suis assuré que le lit ne subira pas les impulsions de la veille.

J'installe des lampes préparées d'avance aux endroits où, la veille, j'avais mis les bougies ; une feuille de papier et un crayon sont déposés sur ma table, pour noter ce qui se passera ; je suis très calme. Je sors de ma chambre pour m'étendre tout habillé sur mon lit. Les bonnes sont couchées, Jeanne aussi. A peine ai-je franchi le seuil qu'une lampe s'éteint, celle qui est sur la commode. Elle est à portée de ma main. Elle est coiffée de la camisole de Rosette ; celle de Louise a été lancée sur la lampe placée sur le guéridon ; elle gît à côté de cette lampe qui n'est pas éteinte. Je prends la lampe éteinte que je rallume ; je sors.

Nouveau bruit. Les lampes sont toutes éteintes ; le traversin de Jeanne est projeté sur la table de nuit de votre mère, l'oreiller sur le lit où votre mère s'est assise ; elle le reçoit en pleine poitrine ; les couvre-pieds et les draps sont arrachés du lit des bonnes et jetés dans la cheminée ; elles sont en chemise, étendues sur les matelas et très pudiquement recouvertes, malgré cette révolution, de leur vêtement nocturne. Rien n'a été changé dans le lit de Jeanne. Tout cela s'opère en une demi-seconde.

Je rallume les lampes au moyen de la mienne. Louise me dit de rapporter ce luminaire dans ma chambre ; si elle s'éteignait, nous serions dans l'obscurité. Elle m'avoue quelle a emporté à la cuisine la boîte d'allumettes. Je vais la chercher. Jeanne a peur, se lève pour m'accompagner. Votre mère s'oppose à mon éloignement ; son lit est agité d'une trépidation extraordinaire ; il butte par saccades contre les tasseaux ; cet ébranlement est très visible ; en mettant la main sur le bois du lit, il est très perceptible, à ce point que le lit se soulève du côté du mur, pour butter contre l'obstacle qui l'arrête, de tout s n poids.

Je descends à la cuisine, à la hâte. Je me saisis de la boîte d'allumettes, et je remonte précipitamment. Dans l'escalier, j'entends un bruit affreux et des cris aigus poussés par votre mère. Le corridor est dans l'obscurité, les lampes sont donc éteintes.

En entrant, je vois le lit de votre mère au milieu de la chambre ; il a donc franchi l'obstacle que je jugeais insurmontable. Toutes les couches de celui de Jeanne, matelas, traversins, oreillers, couvre-pieds, draps, sont amoncelés sur le lit de votre mère, en désordre, à une hauteur de plus d'un mètre ; les traversins et couvre-pieds des bonnes y couronnent cet amoncellement; les lampes éteintes sont aux endroits où je les ai placées ; à côté d'elles sont les camisoles qui les ont déjà éteintes à la première extinction. Rosette avait placé, d'après mes instructions, ces vêtements sous son matelas et s'était couchée dessus.

Je visite le dessous du lit; les tasseaux ont disparu, arrachés ; un menuisier aurait dû les briser, à l'aide d'un ciseau et d'un marteau, plutôt que de les enlever. Tout cela a eu lieu en une seconde. Je cherche partout ces tasseaux. Les bonnes les cherchent également ; nous ne les trouvons nulle part ; ils sont cependant d'une belle dimension : ils ont vingt-cinq centimètres de long.

On refait le lit de Jeanne. On se recouche. Je repousse le lit de votre mère contre le mur ; elle exige qu'on place un crucifix couché contre les roulettes du côté des pieds ; Rosette enlève une croix en cuivre de son petit socle et la couche, à plat, devant les roulettes ; elle cherche, vainement, dans la chambre, un autre objet semblable et se refuse à sortir pour aller en chercher ailleurs. D'ailleurs votre mère ne veut plus que je m'éloigne. On prend, alors, un chapelet qu'on enroule au pied de la roulette, du côté de la tête, un long chapelet venu de Lourdes. On place la

croix devant la roulette, de façon qu'elle soit broyée par cette dernière, quand le lit se déplacera.

Le lit ne bouge pas, mais la trépidation persiste. On dirait une locomotive qui frémit au repos. Mais aussitôt, sept coups sont frappés au milieu de la chambre; ils ont la résonnance et produisent à l'oreille l'effet d'un coup frappé sur un tonneau vide, de moyenne dimension; même impression acoustique. Je me place à l'endroit où ces coups sont frappés, ma lampe à la main; nouvelle salve de sept coups. Puis, plus rien. J'ai procédé comme la veille, il est une heure, le résultat a été identique. Je vais me coucher.

Ce matin, j'ai replacé dans l'album les trois portraits de votre oncle, de votre tante et de votre mère. J'ai ficelé l'album avec des cordes très étroitement nouées que j'ai scellées d'un sceau personnel; on ne peut introduire un canif entre les feuilles. Nous verrons ce qui adviendra.

Je voudrais qu'un témoin de quelque autorité scienfique assistât au spectacle que j'ai sous les yeux; je note ce que je vois avec la plus grande liberté d'esprit. Je souhaiterais que ces constatations fussent faites par un médecin de quelque valeur.

Je vous embrasse.

S. L.

Tout le monde est harassé de veilles et de fatigues. Votre mère, particulièrement poursuivie, est très atteinte.

Un mobilier chambardé

7 juillet.

Ma chère Thérèse,

Je vous écris de nouveau pour vous dire ce qui s'est passé depuis ce matin. Je retire ma lettre de la poste pour y insérer celle-ci.

11 heures. — Bruit dans la chambre de votre mère. Je prends les trois photographies de votre mère, de votre tante et de votre oncle que je replace dans l'album, je le ficelle en croix et le scelle à la cire. J'engage votre mère à se reposer, elle est brisée par la fatigue; j'en fais autant.

Votre mère s'étend sur un canapé du salon. A peine installée, elle entend un bruit affreux sur le palier du grand escalier. La table qui y est placée, surmontée d'un vase de bronze très lourd, est renversée, la lampe antique romaine en bronze roule sur la première marche de l'escalier, ainsi que le mortier de bronze de même métal. On envoie chercher Mme Rey. Je lui montre l'album ficelé et scellé déposé sur la table du salon. Elle passe dans la chambre de votre mère.

1 heure. — J'essaie d'aller me reposer, un vacarme épouvantable a lieu dans la chambre de votre mère. Un énorme fauteuil Voltaire est projeté sur un fauteuil plus petit, sur lequel il adhère comme le tenant embrassé. Le guéridon est renversé.

2 heures. — Je traverse le salon pour aller au jardin. L'album a disparu. Je le fais rechercher, nous le trouvons sous la vieille commode Louis XV. Les scellés sont intacts. Je le renferme dans le secrétaire de la chambre qui est au haut de l'escalier, je ferme à clef et mets la clef dans ma poche.

2 h. 1/2. — Grand bruit dans notre chambre. La pendule qui est sur la cheminée est au milieu de la chambre avec ses coupes, mon revolver et un pot à lait en porcelaine placé sur un plateau qui repose sur la commode ; le tout pêle-mêle, rien n'est cassé.

3 heures. — Le guéridon de la chambre de votre mère est lancé dans la chambre en face où je repose la nuit. Il est renversé les pieds en l'air.

La clef du secrétaire placée dans ma poche a disparu.

3 h. 1/2. — La garniture du lit de Jeanne est enlevée et jetée au milieu de la chambre, recouvrant les fauteuils renversés.

On me prévient : j'interromps ma lettre pour aller voir. J'entends du bruit, le réveille-matin est lancé à terre ; il continue à marcher.

4 heures. — Grand bruit. Le lit de Jeanne est renversé sens dessus dessous. Le sommier en est arraché.

J'assiste à ce bouleversement. Votre père tremble comme une feuille. Moi, j'en ris.

Comment faire constater ces faits ? Je n'en dis rien ici. L'esprit de la population est si impressionnable qu'elle pourrait se déclarer contre nous.

Je clôture ma lettre.

Conservez mes lettres. S. L.

Conversation avec un invisible

Ma chère Thérèse,

Je continue mon procès-verbal.

Lundi, 5 h. 30, Mme Rey sort, très effrayée. Je l'accompagne. Comme je la quitte, j'entends un vacarme épouvantable dans la chambre de Mme G... ; tous les sièges sont renversés ; les bottines de votre mère sont suspendues au plafond, l'une au-dessus de la commode, l'autre au-dessus de la cheminée ; elles étaient renfermées, suivant l'usage, dans un petit meuble *ad hoc*. J'envoie chercher une échelle, on les décroche ; je sors. Votre mère s'installe avec Rosette au bas de l'escalier ; elles cousent.

A peine suis-je sorti, nouveau bruit. La camisole

de votre mère est suspendue à la place d'une des chaussures, une petite chaise basse, empaillée, est suspendue au-dessus du lit de Jeanne, à la place de l'autre. Je fais rapporter l'échelle, j'y grimpe moi-même et je les enlève. Il est 5 h. 50.

En même temps les chaises de la cuisine volent aux pieds de votre mère, au bas de l'escalier : son panier à ouvrage danse, sous mes yeux, une sarabande effrénée. Je fais remettre les choses en place — arrêt; un coup de sifflet retentit dans la salle à manger. Silence. On dîne.

Je pars pour Autun. A mon retour, votre mère et toute la maisonnée prennent le frais sur la porte. Rien d'extraordinaire ne s'est produit.

On rentre pour se coucher. Il est onze heures.

Je fais enfermer, dans le cabinet où couchait Rosette, tous les effets des bonnes, sous clef, afin d'empêcher leurs vêtements d'être projetés dans l'espace. On se couche ; moi seul suis levé. J'ai fait garnir une lampe dont le pouvoir éclairant est considérable ; elle est sur la cheminée ; une autre lampe brûle sur la commode ; une bougie est sur le guéridon. Je passe dans la chambre des enfants pour y prendre des allumettes. Un coup très fort est frappé extérieurement, à la grille de l'arceau. Je saute à la fenêtre au-dessus; il fait un splendide clair de lune. Je ne vois personne.

Simultanément, des coups identiques sont frappés, sans discontinuer, à la porte de la galerie, à l'extrémité du corridor, que j'ai fermée à clef. Je prends mon revolver, je passe par la porte de mon cabinet, éclairé par la lune. Je vois comme en plein jour ; les coups continuent ; sous mes yeux, la porte tremble, cela dure deux minutes. Tout à coup le bruit cesse, mais aussitôt il se reproduit juste au milieu de la chambre. J'y accours ; la porte de la galerie est toujours fermée à clef. Je suis donc obligé de repasser par mon cabinet. J'entre dans la chambre. Je constate que les coups sont si forts, qu'ils soulèvent sur le plancher un nuage de poussière. Bruit sous le lit de votre mère. J'y avais fait placer du papier, avec un crayon ; le papier n'a pas été remué. Je l'examine en tous sens ; il n'y a rien. Je le replace au même endroit.

Nouvelle salve de cinq coups, frappés au milieu de la chambre, suivis d'un intervalle d'une seconde ; puis une nouvelle salve de coups. « Voyons, dis-je, en riant, frappez cinq coups ». Aussitôt, on frappe cinq coups très rapides et moins énergiques que précédemment. « Ce n'est pas cela, frappez cinq coups très forts et bien distincts, comme ceci. » Je donne moi-même l'indication de la mesure des coups, comme dans une lente mesure à quatre temps ; une noire, une noire, une noire, deux croches. Aussitôt, on se conforme à mes indications et on reproduit avec largeur et très distinctement, au moyen de coups très forts, le mouvement indiqué.

Je poursuis :

— Nous pouvons donc nous entendre et converser. Voulez-vous m'entendre et répondre à mon interrogatoire? Si vous le voulez, vous frapperez trois coups, si vous ne le voulez pas, vous en frapperez deux.

On frappe trois coups.

— Etes-vous Mme G...?

— Non.

— Etes-vous M. G...

— Oui.

— Demandez-vous des prières?

— Oui.

— Demandez-vous des messes?

— Oui.

— Connaissez-vous A... ?

— Oui.

— L'aimiez-vous?

— Non.

— Je répète la question.

— Non, non.

— Souhaitez-vous le succès du procès?

— Oui.

— Y aiderez-vous?...

— Oui.

A ce moment, salve de petits coups multipliés et rapides.

— Cet interrogatoire vous déplait?

— Oui.

— Si on prie pour vous comme vous le demandez, laisserez-vous les gens tranquilles?

— Oui.

— S'il en est ainsi, dis-je à voix très basse, de façon à n'être entendu de personne, frappez un coup très fort.

Aussitôt un coup très fort retentit, on dirait un fort coup de grosse caisse. Il est inutile d'ajouter que la pièce au-dessous de la chambre a été fermée à clef, par moi, et vous savez que la fenêtre est garnie de barreaux de fer.

La nuit s'achève tranquille. Le lendemain, je me lève à sept heures, je fais chercher le papier placé sous le lit. Cette fois, il porte une inscription.

C'EST

FINI

V. P. D. T.

J'ai communiqué cet écrit au curé de S. L. qui traduit ainsi cet inscription, en sa qualité d'habile paléographe : « Vous Pouvez Dormir Tranquille ». Dès mon lever, je vais au bureau (où est renfermé l'album). Il est toujours fermé à clef ; comme je vous l'ai dit hier,

la clef a disparu de ma poche la veille. Je descends, espérant que le facteur m'apportera une lettre. Il n'a rien. Rosette entre dans la chambre que je viens de quitter. Elle me crie : « Monsieur, la clef est au secrétaire. » Je remonte ; elle y est en effet. J'ouvre le bureau, l'album est dans le tiroir, où je l'ai placé ; mais le cachet à la cire que j'y ai apposé la veille a disparu si complètement que la couverture ne porte pas de trace de cette cire ; elle est seulement apparente sur les extrémités des lacs. Les nœuds ont été desserrés. Je les dénoue très aisément ; les photographies sont à leur place.

Je suis mort de fatigue. Je vais me reposer.

J'ajoute une indication. Votre mère ayant dû recourir à son vase nocturne, vers le matin, a cru qu'il était remplacé par un objet de couleur noire ; elle le fait prendre, n'osant y toucher, par Louise. On m'appelle ; je constate que le récipient est recouvert par un chapeau d'hiver de Mathilde à plumes noires, renfermé dans un placard fermé à clé.

Je vous embrasse toutes trois.

S. L.

Votre mère n'en peut plus. Si Lydie était ici, elle mourrait de peur.

Coups, bruits, sifflets

Ma chère Thérèse.

Nous voyons, ici, des choses extraordinaires et de plus en plus invraisemblables. Hier soir, les meubles de la chambre de votre mère dansent, vers les quatre heures, une sarabande effrénée. Votre mère, en pleurs, vient me trouver ; elle dit avoir reçu entre les épaules un coup violent, comme s'il était produit par une main ouverte. Les meubles sont renversés, avec un fracas affreux. J'envoie chercher M. le curé. Votre mère essaie de travailler avec Rosette : ses lunettes déposées dans son panier à ouvrage sont enlevées sous leurs yeux. On retrouve les lunettes dans une boîte dans la chambre de Mme G...

Mon crayon avec lequel je prends des notes a disparu. A onze heures on va se coucher. Seul, je veille, Jeanne est au lit. Aussitôt son lit se met en marche et s'arrête au bord de la couche de Rosette. Je le remets en place, mais aussitôt il reprend le même chemin. Pour la troisième fois, je le remets en place et je dis à Rosette de l'y maintenir de toutes ses forces. Il est 11 h. 20.

Malgré ses efforts, le lit s'ébranle et revient au milieu de la chambre. Votre mère s'est également couchée. En découvrant son lit, elle aperçut longitudinalement placé sur le drap inférieur, contre le traversin, mon crayon précédemment disparu. Je remets à son emplacement habituel le lit de Jeanne. Pendant que je procède à cette opération, le lit de votre mère s'ébranle et la table de nuit, s'abattant avec fracas, dans l'intervalle laissé entre le lit et le mur, m'empêche de repousser ce meuble à sa place primitive. Je relève la table de nuit et je remets le lit en place. Pendant ce temps l'oreiller est lancé sur votre mère, ainsi que la descente de lit. Je les enlève et les dispose comme précédemment. Il est 11 h. 30.

A ce moment, un coup de sifflet strident retentit à la porte de la galerie. Je prends mon revolver, mais je ne vois rien ; les coups de sifflets extrêmement perçants se succèdent. Ils semblent partir du bas de la porte.

Il se répètent sans discontinuité. Puis ils cessent, pour recommencer immédiatement, dans la chambre de votre mère, contre son lit. Ils ne s'arrêtent plus. J'essaie de parler ; ils sont si violents et si multipliés qu'ils m'empêchent de m'entendre.

Je dis : « Te voilà devenu gardien de moutons. Il vaudrait mieux frapper et répondre, comme hier. » Les sifflets redoublent : je reprends : « Tu crois siffler un mauvais chanteur au théâtre du Capitole. Frappe donc comme hier. » A ces mots une série de coups précipités est frappée au milieu de la chambre. Je poursuis : « Pas ainsi, comme hier, lentement et distinctement : réponds trois coups pour oui, et deux coups pour non. Veux-tu parler ?

— Non.

— Tu ne veux pas parler ?

— Non, non.

— Veux-tu continuer à faire du tapage.

— Oui.

En effet, les sifflets continuent bien nourris. « C'est stupide, au moins siffle-nous un air. » Aussitôt on siffle un air que je ne connais pas, mais qui rappellerait l'air d'entrée du ténor, dans le *Barbier de Séville* :

> Des rayons de l'aurore,
> L'horizon se colore.

Je dis : « Je ne connais pas cela. Siffle quelque chose qui soit connu de tous ici ». Immédiatement on siffle le refrain de la *Marseillaise*. Je vais faire lever Aventure, qui entend les *chifflets* de sa chambre ; il tremble comme un jonc ; il me dit : « Ça ne vous fera pas mal. » Je lui dis que je le fais venir pour constater ce qui se passe. Il reprend : « Ça ne vous fera pas mal », mais il ne se lève pas. La peur l'immobilise dans son lit.

Je rentre dans la chambre de votre mère. Les sifflets ne sont pas arrêtés, mais ils sont moins stridents. A mon entrée, ils augmentent d'intensité. Je vois votre mère qui retient son drap, qu'une force

invisible lui enlève. Elle est à genoux sur son lit et le drap est extrêmement tendu. Retenu d'un bout par Mme G..., il est maintenu du côté opposé dans une rigidité absolue et les plis sont groupés dans un anneau invisible qui les contracte et les resserre. Je mets la main sur le drap pour constater cette rigidité. Aussitôt le drap est brusquement lâché et votre mère le ramène à elle.

Enfin tout se calme. Votre mère, épouvantée, court à la chambre de votre père où elle passe la nuit, sur la méridienne. J'entends des pas lourds dans la galerie. Je m'y rends. Ce bruit ne cesse pas, il est même plus perceptible que de ma chambre, et je distingue très bien quand le marcheur invisible passe devant moi Tout le monde l'a également entendu.

Ce matin, huit heures. Deux fauteuils sont renversés au salon. Le portrait de Jeanne dans son cadre est placé sur un pouf. Votre mère effrayée sort de sa chambre. Elle venait de procéder à ses ablutions matinales et sa cuvette était pleine d'eau savonneuse. Comme elle sort, sa cuvette est précipitée au milieu de la chambre et renversée complètement. L'eau inonde le parquet ; ce fait a lieu sous les yeux de Rosette qui coud près de la fenêtre.

On va quérir des linges pour étancher le sol. Chose étrange, la cuvette qui est tout à fait fêlée résiste à ce choc intense. Elle n'a pas achevé de se briser, quoiqu'elle soit en fort mauvais état.

Votre mère tremblante assure qu'elle sent qu'on souffle sur sa figure. Rosette lui dit qu'elle doit se le figurer. Elle se fâche et répond : « Je n'aurais pas besoin d'éventail. » Peu après la courte-pointe du lit de votre mère est soulevée comme par un coup de vent; elle s'affaisse lentement. Votre mère, Rosette, Jeanne et moi, nous courons au lit et nous trouvons étalé sur le traversin... un éventail, représentant un dessin chinois.

Nous sortons. Je suis un peu ahuri, je me demande si je ne suis pas l'objet d'une sorte d'auto-suggestion. Il me paraît que je suis dégagé de toute crainte, en pleine possession de ma raison et que je jouis d'une entière liberté d'esprit, dans un état psychique des plus satisfaisants. Votre mère me fait une scène de larmes ; elle ne veut plus rester dans la maison et veut partir pour Toulouse. Elle se calme un peu, — un grand bruit retentit derrière nous. Le guéridon vient d'être lancé, renversé sur le lit ; il est surmonté d'une chaise légère, enchevêtrée sur les trois pieds. Je dis de l'y laisser. Un instant après, il a quitté le lit et est sur un fauteuil Louis XV.

En même temps une paire de bas est lancée sur un tableau. Ils s'accrochent à l'extrémité supérieure du cadre, leur poids le fait presque renverser. Nous déjeunons. Votre mère essaie de s'installer dans la salle à manger. Rosette lui organise une couchette. De mon côté, je vais me reposer. C'est alors que se produisent les faits qui font l'objet de la lettre de Rosette. Je n'ai rien changé à sa rédaction. Je lui recommande d'être véridique. Son scrupule de sincérité était tel, qu'elle a relu à votre père chaque phrase pour en contrôler l'exactitude contradictoirement avec lui.

Depuis ce moment, calme absolu.

Je vous embrasse. S. L.

9 juillet 1902.

Lettre de Rosette

Madame,

J'écris à Madame pour lui apprendre ce qui vient de se passer et ce que je viens d'entendre, à l'instant, de mes propres oreilles.

Je cousais, à la salle à manger, avec Mme G .. qui se reposait sur quelques chaises que je lui avais arrangées, car nous ne dormons plus depuis trois semaines et nous sommes très fatiguées.

Donc, voilà que nous étions bien tranquillement assises, quand on commence à lancer des choses sur Mme G... pour la réveiller ; d'abord on a lancé le petit arrosoir d'appartement, la toile cirée de la cuisine, bien que la porte fût fermée, puis un vieux chapeau de M. de S. L. qui était dans le bassin de la fontaine, puis un chapeau de soleil de Mlle Lydie suspendu à une patère. M. G... n'était pas encore descendu ; quand il a été arrivé, des sifflets se sont fait entendre au coin de la cheminée dont le tuyau, vous le savez, est bouché par une tôle, depuis qu'on y a placé un poêle ; les sifflets partaient du fond du foyer ; non content de cela, on s'est mis à chanter deux airs, puis une valse, une polka, et enfin la *Marseillaise*. Je dis chanter et non pas siffler. Cependant, on ne prononçait pas de paroles. M. G..., chagriné de toutes ces manifestations et de ces tracasseries, s'est mis à crier, mais le tapage a redoublé. M. G... a dit alors :

— Est-ce toi, Edouard, mon frère?

— Oui.

— Tu sais que je t'aime !

— Moi aussi, beaucoup.

— Alors, pourquoi viens-tu nous tourmenter ainsi ?

— Par force.

— Qui t'y oblige ?

— Je ne puis pas le dire.

— Es-tu heureux ?

— Je ne puis pas le dire.

— Aimes-tu Ag... ?

— Non.

— Pourquoi tourmentes-tu ma femme?
— J'y suis forcé.
— L'aimes-tu?
— Oui.
— Veux-tu qu'elle et moi fassions la sainte communion pour toi dimanche?
— Oui.
— Alors, nous la ferons.
— Merci, merci, merci.
— Aimes-tu ton filleul Ed...?
— Oui.
— Est-il heureux?
— N'aie pas de chagrin, il l'est peut-être.
— Aimes-tu Th...?
— Oui.
— Aimes-tu ta filleule Ly...?
— Oui.
— Et Math...?
— Aussi.
— Et J...?
— Oui.

A ce moment, Mme G... est allée chercher M. de S. L. et Mlle J... pour entendre ce qui se disait, ils sont arrivés. Mais malgré les demandes de M. G..., la conversation a tardé à reprendre. M. de S. L. est sorti de la salle à manger, mais il s'est tenu en dehors de la porte qui donne sur le vestibule ; alors la voix s'est fait entendre faiblement. M. G... a dit : « Aurais-tu plaisir que j'aille prier sur ta tombe et sur celle de notre père et de notre mère adoptifs?

— Oui.

Pour la seconde fois, M. G... a dit : M'aimes-tu?
— Oui.
— Et ma femme ?
— Oui.
— Et Th...?
— Oui.
— Et son mari?
— Oui.
— Et Math.. ?
— Oui.
— Et Jeanne ?
— Beaucoup.
— Et Lydie ?
— Oui.

Puis la voix a ajouté : « Maintenant, c'est assez, adieu. » M. G.. a répondu : « Adieu », et la voix a répondu : « Bonsoir. »

Depuis ce moment, deux heures, tout est extrêmement tranquille dans la maison, nous n'avons rien vu des bouleversements qui ont eu lieu les jours précédents et dans la matinée.

Voilà, madame, ce que j'ai vu et entendu, ainsi qu'un grand nombre de personnes du village, M le curé, les instituteurs, etc., etc.

M de S. L. m'engage à vous écrire moi-même ces choses, en les exposant à Madame, telles que je les ai entendues en toute vérité, comme si je les confiais à mon confesseur, et je le fais sans aucune exagération et sans aucun changement.

Je prie Madame d'agréer, etc.

Les phénomènes continuent

16 juillet.

Ma chère Thérèse,

Je vous disais dans mon dernier procès-verbal qu'après un premier jour de répit presque absolu qui a duré tout vendredi dernier et une deuxième journée d'un calme relatif pendant le samedi suivant, les persécutions ont repris avec la même intensité que précédemment, surtout pendant la journée d'hier.

Ainsi que je vous l'ai dit, votre mère a voulu aller coucher chez Mme Rey ; mais bien qu'elle n'ait aperçu aucun des phénomènes qui la poursuivaient ici, elle n'a pas pu dormir et est rentrée à trois heures et demie du matin. Elle voulait faire lever tout le monde ; j'ai dû lui représenter, en la conduisant vers le réveille-matin, que l'heure du lever n'était pas arrivée ; malgré ma démonstration, elle n'a pas tardé à tout bousculer et à mettre tout le monde sur pied.

A dix heures elle a annoncé qu'elle allait faire des préparatifs pour dormir aussitôt après déjeuner. Comme elle entrait au salon, le traversant pour se rendre à sa chambre, elle a aperçu sa photographie debout devant un vase en poterie, placé près de la porte d'entrée. C'était l'annonce d'un cataclysme prochain à son adresse. En effet, toute l'après-midi a été marquée par les bouleversements accoutumés, accompagnés de deux coups assez violents. Tout cela s'est produit pendant toute l'après-midi, sans aucun répit, en présence de diverses personnes et notamment de Mme Valentian, retour de Toulouse, qui a constaté, comme tous les autres, le caractère étrange des manifestations qui se produisent.

Le curé d'Ancizan a dit : « C'est une maison *vantée* » d'après ce que m'a rapporté un citoyen d'Arreau. D'après un autre de ses paroissiens, c'est une maison *gantée*. Mais qu'elle soit vantée, gantée ou hantée, elle est actuellement inhabitable.

Dès que la photographie erratique a fait son apparition sur la console du vestibule, j'ai couru à l'album que j'avais ficelé et cacheté, depuis le mercredi précédent. Les scellés avaient été brisés, mais la corde avait disparu, elle n'a pu être retrouvée ; elle a eu le

sort des tasseaux. J'ai acheté une corde neuve. J'ai reficelé de la façon la plus stricte l'album dans lequel j'ai replacé la photographie et je l'ai transporté chez M. Vergez, ancien instituteur, où il est encore enfermé dans son secrétaire.

En rentrant de Vielle, où je suis allé vainement chercher une lettre de vous, votre mère m'annonce que, se trouvant assise au vestibule du bas de l'escalier, elle a ressenti une violente secousse ; elle a été saisie à la tête et sa coiffure lui a été enlevée avec violence. A mon arrivée, elle s'occupait à réparer le désordre de son couvre-chef. Les bonnes déclarent qu'elles ont assisté à l'attaque.

Votre mère se rend dans sa chambre, Mme Marty et Thérèse Mars, du Sénégal, l'ont accompagnée. J'ai installé l'illumination habituelle de ces nuits féeriques. Votre mère prépare les objets de toilette nocturne ; les bonnes apportent leur couche. Tout à coup, un fracas épouvantable retentit ; la cloison qui sépare la chambre du corridor est ébranlée par une trépidation qui semble la disjoindre et la disloquer, le tout accompagné d'un bruit qu'on entend de la rue, où la foule est rassemblée. Ce phénomène, inédit pour moi, se reproduit à cinq minutes d'intervalle, trois fois ; il est neuf heures et demie précises quand la troisième manifestation a lieu.

Bientôt après les meubles du salon sont successivement renversés, sauf les canapés et les tables. La porte du petit secrétaire empire est projetée sur le plancher. Successivement deux petits flambeaux en cuivre et deux petits porte-violettes suivent la même voie. Je remarque ce fait caractéristique : les meubles, au lieu d'être lancés avec force, en l'air, comme hier, sont plutôt jetés à terre comme des capucins de cartes. De dix à onze heures, le calme s'établit. Lassé de l'attente, le public se dissipe dans la rue, sauf le brigadier des douanes et trois ou quatre curieux.

J'accompagne, en les éclairant, Mme Marty et la Sénégalienne. Comme elles traversent le salon, les meubles se jettent à terre, à leur passage. Au moment où elles posent les pieds sur la première marche de l'escalier, la table qui occupe le milieu du vestibule est renversée et les lourds vases de bronze qu'elle supporte roulent, avec fracas, sur l'escalier; la table disloquée laisse échapper divers jeux et des coupes et pions de jacquet qu'elle renfermait.

Aventure ne bouge pas de sa chambre, où la terreur l'immobilise. Après avoir accompagné les curieuses jusqu'à la route, je rentre. Je relève les meubles. Aucun incident ne se produit. Il est onze heures trente. Depuis ma rentrée rien ne bouge ; un verre de lampe éclate, avec un bruit sec, à minuit trente ; la mèche était très baissée ; rien ne permettait de présager cet accident, dans les conditions où il se produit; il peut d'ailleurs s'expliquer fort naturellement.

Votre mère, vaincue par la fatigue, dort à poings fermés. Je vais me coucher à une heure vingt-cinq. Je n'entends rien ; je me relève deux fois ; tout est rentré dans le calme le plus complet.

Aujourd'hui, jour de la fête de l'Adoration, l'après-midi a été calme; votre mère s'est étendue sur un canapé du salon; aussitôt, elle a été décoiffée ; de plus, trois fauteuils ont été renversés.

L'abbé M... aurait tort de croire que j'ai été victime d'une mystification A l'heure actuelle, je suis encore absolument incrédule et je doute absolument de l'intervention de puissances occultes et invisibles et de leur participation aux réalités de la triste vie humaine, physiologique et psychique. Un seul fait me prouve que je ne suis pas atteint d'hallucination de la vue ni d'aberration de l'ouïe, ou de tout autre sens. J'ai vu votre mère, seule avec moi, assise dans un fauteuil et ballottée en tout sens, par une force invisible qui appliquait son énergie à renverser ce siège. Votre mère disait : « Je ne veux pas m'en aller... » Cette résistance à une puissance extérieure était d'un haut comique. Votre mère était secouée comme un fût vide, quand on le rince... Votre mère a dû céder et le fauteuil s'est alors renversé spontanément.

Devant témoins

MA CHÈRE THÉRÈSE,

Votre mère, ayant voulu vous écrire, hier, j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous adresser la continuation de mon procès-verbal.

Mardi ont eu lieu les coups (dans la nuit) dont je vous ai parlé. Mercredi soir, onze heures : les sifflets. Jeudi matin, la photographie de votre oncle sort pour la seconde fois de l'album, elle repose sur un fauteuil au salon, devant la cheminée. 10 heures du matin, la cuvette de Mme G... est projetée au milieu de la chambre, etc., tous événements dont je vous ai parlé.

Jeudi. — J'apprends que des indiscrétions ont été commises. D'ailleurs, les coups frappés sont entendus au dehors ; les habitués des cafés se réunissent sous la fenêtre de la chambre de votre mère. La population est très impressionnée. On accourt même des villages voisins. Dans ces conditions, il n'y a plus de mystère à conserver et rien à dissimuler. Je fais ouvrir les portes et la maison est envahie. Les instituteurs, libres ce jour-là, arrivent ; celui de Trachère se présente le premier, puis celui de Sailhan et l'institutrice, sa femme. A 10 heures du matin, tous les meubles de la chambre de votre mère sont renversés

avec fracas. Les voisins Mars et les filles de l'ancien maire accourent. On les remet en place.

10 heures 40. — La veuve Thérèse Mars, du Sénégal, se place près de la porte de la chambre de votre mère en disant : « Jé né croës que cé qué j'ai vou, cé qué jé bois. » Aussitôt, un gros échantillon de cristal de roche tombe au milieu de la chambre, du haut de la cheminée où il était placé, avec un grand bruit et roule jusqu'au lit de Jeanne. La Sénégalaise est très effrayée et pâle. Pour se donner une contenance, elle dit : « Por cent francs, je ne voudrais pas ne pas avoir vou ça ! » Mais elle s'empresse de sortir. Comme elle traverse le salon, un fauteuil culbute et tombe derrière elle. Elle est convaincue, elle l'est même trop, car, en affirmant qu'elle n'a pas peur, elle n'ose plus revenir. La veuve Bouarat, tremblante, veut sortir, un autre fauteuil roule après elle ; celle-ci, terrifiée, rentre chez elle où elle a eu une sorte de syncope ; elle est malade depuis ce moment et sa maladie s'est manifestée, paraît-il, par d'abondantes et peu odorantes évacuations. 11 heures, sursis. A 2 heures, tapage et coups de toutes parts. J'interpelle.

Il y a là au moins cinquante personnes ; je dis : « Voulez-vous répondre ? Vous frapperez deux coups pour dire non, trois coups pour dire oui. »

Une salve de coups accueille ma question. Je la renouvelle : trois coups rapides se succèdent. Je les fais répéter en demandant qu'ils soient frappés plus fort, plus lentement et plus distinctement. On obéit. Je reprends : « Allez-vous continuer ce tapage ?

— Oui.

— Voulez-vous répondre ?

— Non.

L'instituteur est ahuri. Il me dit : « Comme instituteur, je ne dois pas croire ces choses... Mais cependant c'est vrai. »

Cela dure jusqu'à quatre heures. Le capitaine Sarrat arrive.

Au même instant votre père cause avec son interlocutrice mystérieuse et invisible auquel il pose des questions baroques. Quel dommage ! Il répond :

— D. Il paraît que tu as eu un bel enterrement. On m'a dit que les maîtres-valets pleuraient.

— R. Je les aimais.

— D. Tu sais que je t'aime.

— R. Moi aussi, beaucoup.

— D. Veux-tu que je prie pour toi ?

— R. Oui.

— D. Je ferai pour toi la Sainte-Communion dimanche.

— R. Merci, merci, merci.

Le reste de la conversation est sans intérêt, vu le caractère insignifiant des questions posées. La seule chose intéressante est que cette conversation a été entendue par la fille de M. Valentiau, instituteur, qui, vous le savez, est extrêmement intelligente, et par sa petite cousine. Elles la rapportent exactement. Elle se termine par ces mots : « C'est assez pour aujourd'hui. Adieu. » La foule se dissipe et la maison se vide. On doit revenir le soir.

A neuf heures, votre mère n'y tenant plus, veut aller dans sa chambre. Un groupe nombreux stationne déjà sous ses fenêtres. Je déclare que je veillerai. En traversant le salon Mme G. prétend avoir vu un mouchoir blanc étalé sur un fauteuil, près de la porte qui conduit à sa chambre. Jeanne, Louise et Rosette sont avec elle. Elles m'appellent ; j'écrivais à la salle à manger. J'accours. L'objet pris pour un mouchoir était le papier ci-inclus, que je vous adresse.

Depuis ce moment, on n'a rien entendu. J'ai veillé toute la nuit ; j'ai pénétré dans la chambre de votre mère, à plusieurs reprises ; tout le monde dort exténué.

Aujourd'hui, rien. Sera-ce fini ? Je cherche à pénétrer ce mystère. J'ai fait toutes les vérifications avec une pleine liberté et une entière lucidité d'esprit, en suivant la méthode la plus rigoureuse, avec les précautions les plus minutieuses. J'avais dans ma poche les clés de toutes les pièces et de toutes les portes extérieures. Il est certain qu'aucun étranger n'a pénétré dans la maison. D'ailleurs, les coups frappés soit à la porte de la galerie, soit à la chambre de votre mère, l'étaient sous mes yeux et je n'ai été victime d'aucune hallucination ou auto-suggestion. De plus, ces faits ont été constatés, aujourd'hui, par plus de cent personnes. Mme Aren est malade depuis hier, de ce qu'elle a vu.

Si tous ces phénomènes d'ordre sinon surnaturel, du moins d'ordre supérieur ou opposés aux lois naturelles, se continuent, je vous tiendrai au courant et je vous écrirai régulièrement. Dans tous les cas vous recevrez demain une lettre. Le courrier part. Je vais essayer de me reposer.

Je vous embrasse, S. L.

Le douanier Soulé, qui a été présent à mon interrogation et qui est un brave, par destination, ancien soldat qui n'avait pas froid aux yeux, est malade d'émotion.

Lettres de la grand'mère

MA BIEN CHÈRE THÉRÈSE,

Je t'écris aujourd'hui, sous l'impression d'une vive frayeur. Jeudi matin Jeanne était descendue à la cui-

sine pour déjeuner ; il y avait aussi Louise et Rosette. Tout à coup elles ont entendu un grand bruit venant du côté du buffet ; elles sont montées comme trois folles dans ma chambre, blanches comme des linges. Je les ai renvoyées, non sans me moquer d'elles. Mais ne voilà-t-il pas que le lendemain vendredi, des nouveaux bruits se sont fait entendre dans ma chambre. Le plancher tremblait et on avait l'impression d'une forte charrette qui aurait ébranlé la maison. Tu sais que je ne suis pas peureuse, cette fois j'ai commencé à m'alarmer, ainsi que les bonnes, qui se refusent à coucher dans leur chambre.

Enfin, samedi, comme nous faisions la prière en commun, nous avons entendu un grand bruit, oh ! un bruit épouvantable qui a glacé notre sang. « Mon Dieu ! a dit Jeanne, je crois que le tableau du président est tombé, allons voir. Nous avons couru au salon. Quel spectacle, Seigneur, a frappé nos regards : Tous les meubles étaient renversés. Des bruits affreux ne nous permettaient pas de nous entendre. Nous avons jeté de l'eau bénite, récité des prières, rien n'a pu faire cesser le tapage. Je remercie le bon Dieu que la petite Lydie n'ait pas été ici, car elle serait (impressionnable comme elle l'est) morte de peur.

Dès le matin je me suis rendue chez M. le curé ; il m'a recommandé de ne rien dire à personne de ce qui se passait à la maison, attendu qu'on pourrait grossir l'histoire. Il doit venir bénir et se rendre compte lui-même de l'état des lieux. Il doit dire la messe demain pour nous. Ah ! ma pauvre Thérèse, que dois-je voir avant de mourir !

Je dois ajouter que la peur étant si forte, nous avons fait lever Aventure. Lui aussi a promis à M. le curé de garder le silence le plus complet.

Jeanne et les bonnes sont tellement effrayées de ce qu'elles ont vu et entendu qu'elles n'osent plus circuler.

Adieu, etc.

Ma chère Thérèse,

C'est avec la plus grande tristesse que je t'écris. Ne te figure pas que je te raconte des histoires et dis à ton mari que je ne suis pas plus folle que lui et que je voudrais bien qu'il se rende compte par lui-même de ce qui se passe ici.

Nous ne dormons plus. Cette nuit on ne m'a pas laissée dans mon lit. J'entendais gratter derrière mon coussin. Jeanne a été fortement secouée : son lit remuait comme un prunier agité par le vent. Nous entendions des plaintes, des gémissements, des pleurs, des sanglots. Enfin nous n'y pouvons plus résister.

En t'écrivant, les coups sont si forts qu'ils m'empêchent de tenir la plume. Maintenant le bruit est universel.

Hier au soir Jeanne était montée dans sa chambre, lorsqu'elle est descendue pâle comme une morte. On a donné, m'a-t elle dit, un coup si fort que j'ai failli tomber, on aurait dit que l'on cassait du verre.

Mme Rey m'ayant dit de mettre un crayon et du papier sous le lit, je l'ai fait. Je t'envoie ce que l'on a écrit : la main invisible a tracé deux chiffres romains, deux dix. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Serait-ce vingt messes ? M. le curé ne sait que penser.

Cette nuit, les bonnes, en allant chercher le réveil à la salle à manger, ont entendu des bruits épouvantables ; elles sont presque mortes de frayeur. Il est impossible de te dire ce que nous souffrons.

Je te quitte pour porter ma lettre à Vielle. Je vous embrasse. Que Lydie ne se tourmente pas.

Ma chère Thérèse,

Je suis très surprise que tu n'aies pas reçu ma dernière lettre. Comment a-t-elle pu s'égarer ? Je te faisais part des grandes souffrances que nous endurons tous ici ; nous n'avons de repos, ni nuit, ni jour. Le tapage ne cesse plus ; nous entendons des pas d'homme dans les corridors, des gémissements... Aventure n'ose plus coucher ici. Quel domestique poltron nous avons, mon Dieu ! Hier matin, Jeanne était à table avec moi, lorsqu'elle s'est levée à la hâte ; elle prétend avoir vu passer un homme vêtu de blanc, mais comme elle n'a pas pu voir la figure, elle n'a pas pu le reconnaître. Par la tournure, il ressemble beaucoup à ton oncle Edouard. Quoi qu'il en soit, ta fille s'est trouvée mal et nous avons eu toutes les peines du monde à la remettre. Dans toutes les pièces les meubles sont sans cesse renversés et nous, nous sommes terrifiées. M. le curé n'est pas rassuré et moi je n'y résiste plus, car la maison est tout à fait inhabitable. Jeanne a entendu une voix qui disait : « Il y en a pour longtemps. »

Nos lits sont transportés d'un bout de chambre à l'autre. Celui de Jeanne ne courait pas autant que le mien, mais les plaintes qui partaient à côté de son oreiller étaient déchirantes.

Envoie ton mari : il fera nombre pour nous défendre. Un savant et un esprit fort de son espèce ne doit rien craindre. Nous verrons bien. Ah ! il me la baille belle, de supposer que je suis atteinte d'autosuggestion. Enfin, pour le mal que je lui veux, je lui souhaite un beau spectacle. Quand il aura vu, comme Saint Thomas, il croira peut-être.

Qu'il arrive sans retard, ou nous n'y tenons plus.

Ici se clôt la série des documents qu'on nous a remis. S'il nous en parvenait d'autres sur ces étranges phénomènes, nous les publierions.

LE GROUPE MERVEILLEUX
du couvent des Passionistines

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre suivante que nous publions très volontiers, avec la certitude qu'elle intéressera nos lecteurs :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous avez souvent parlé dans l'*Echo du Merveilleux* des phénomènes extraordinaires qui se sont passés — et qui se passent encore — dans le couvent des Passionistines de Lourdes.

Me trouvant tout dernièrement à Lourdes, j'ai voulu me rendre compte par moi-même de la réalité ou de la fausseté de ces phénomènes.

Je n'ai nullement l'intention de faire une œuvre de polémique quelconque. Je veux vous dire seulement, en toute franchise, sans parti pris aucun, ce que j'ai vu, laissant à vos lecteurs le soin de conclure.

Je me trouvais donc tout dernièrement à Lourdes et, très frappée par l'article que M. le comte de Place avait consacré dans l'*Echo du Merveilleux* au Saint Groupe du couvent des Passionistines, je résolus de me rendre à la chapelle où il est exposé.

Très peu connu, à Lourdes, le couvent des Passionistines, parce qu'hors la ville. Enfin après quelques recherches on finit par me l'indiquer.

J'entre dans la chapelle, nullement impressionnée et encore moins hallucinée, je puis vous le certifier. Un certain nombre de personnes, de jeunes filles en majorité, sont là agenouillées devant le saint groupe.

Je les imite et me mets en prières, tête basse, dans l'attitude habituelle du recueillement.

Quelques instants après je lève machinalement les yeux vers le groupe. Je n'oublierai jamais ce que je vis alors : le Christ, les yeux grands ouverts, me regardait fixement, tandis que sa poitrine se soulevait en un douloureux gémissement qui faisait s'ouvrir et se refermer la plaie béante de son flanc.

Je crus rêver, être le jeu d'une cruelle hallucination. Je me remis en prières. Je fixai à nouveau le groupe merveilleux : le même spectacle s'offrit à ma vue. Je fermai les yeux, puis les rouvris : le Christ me fixait toujours et toujours sa poitrine haletait.

Cette fois alors, bien certaine de la réalité du phénomène, je cherchai à en découvrir les causes.

Je changeai de place, croyant qu'un effet de lumière pouvait égarer mon sens visuel. Le résultat fut le même que si je n'avais bougé.

Je m'approchai avec la quasi-certitude de voir cesser le phénomène : il continua.

Je pus même constater alors des détails qui, de loin, m'avaient échappé. Le corps du Christ était entièrement couvert de sueur et les veines qui le sillonnaient montraient nettement leur couleur bleuâtre.

Je passai la main sur la statue merveilleuse, ce qui vous prouve que j'avais tout mon sang-froid. Stupéfaction : elle était absolument sèche, bien que je visse très distinctement la sueur couler sur la poitrine du Christ.

Puis, petit à petit, tout reprit son état normal et je ne perçus plus rien d'extraordinaire.

Je quittai alors la chapelle du couvent, très impressionnée — est-il utile de vous le dire ? — par ce que je venais de voir.

Le lendemain à la première heure, je retournai au couvent des Passionistines dans l'espoir que les phénomènes de la veille se reproduiraient.

Ils se reproduisirent, identiques.

Je dus quitter Lourdes à ce moment, sans pouvoir continuer mes observations.

Telles quelles, néanmoins, je les ai cru intéressantes et dignes de vos lecteurs.

Elles sont, en tout cas, absolument sincères et véridiques, et je vous autorise à en faire l'usage qu'il vous plaira.

Agréez, etc.

Mme BAILLY.

Les prophéties relatives au XXe siècle
ET LEUR RÉALISATION

Tout le monde a lu les fameuses prophéties de Nostradamus, d'Orval (1), et celle dite des Papes, ou tout au moins en a entendu parler.

Il serait trop long de faire l'historique de ces prophéties, nous nous contenterons seulement de remarquer, avec ceux qui s'en sont occupés, l'accomplissement indéniable des faits annoncés et leur merveilleux enchaînement, depuis l'apparition de ces prophéties jusqu'aux dernières années du siècle écoulé, c'est-à-dire vers 1870.

D'autres prophéties moins connues, telles que celle de Jérôme Bottin (1420), la prophétie appelée prophétie du xve siècle, celle de saint Patern, trouvée en 1745, du Père Nectou, de la religieuse de Belley (1820), de l'abbé Souffrand, etc., etc. ; toutes ces prophéties, disons-nous, s'accordent admirablement

(1) D'aucuns prétendent que la prophétie d'Orval n'est qu'un fragment détaché des prophéties de Nostradamus et arrangé dans un style d'une époque plus récente.

entre elles jusqu'à l'époque indiquée plus haut. Puis, il se produit une lacune ; l'enchaînement des faits paraît cesser brusquement, et les commentateurs de ces diverses prophéties, et ils sont nombreux, qui ont voulu fixer des dates précises, ont tous commis des erreurs plus ou moins graves, car presque tous ont voulu voir dans Henri V le monarque promis pour la salvation morale de la France et sa réhabilitation matérielle.

Dans l'interprétation littérale de la prophétie des Papes, le même arrêt semble se produire à Pie IX, et les années de règne accordées à son successeur par le prophète sont en désaccord absolu avec le long pontificat de Léon XIII.

Cet arrêt concordant entre les événements annoncés pour la France et le trouble apparent dans l'ordre successif des papes auxquels, jusqu'à Napoléon III, nos gouvernements avaient toujours été favorables (nous ne parlons pas, bien entendu, de la Révolution de 1789), marque d'une façon certaine que vers 1870, il s'est produit un événement *spirituel* et *physique* qui a modifié et retardé d'autres événements qui paraissaient devoir s'accomplir dans le temps marqué, ainsi que cela avait eu lieu précédemment.

Nul n'ignore que toutes les prophéties sont conditionnelles et dépendent d'actes antérieurs qui, accomplis ou non, deviennent dans l'un ou l'autre cas des causes de réalisation immédiate, de délai, ou même empêchent absolument les faits annoncés de se produire.

Maintenant, quel est cet événement?..... Nous n'avons à ce sujet que des données imparfaites qui ne nous permettent pas pour le moment de nous avancer dans la voie des explications.,...

Tout ce que nous pouvons dire, et ce que chacun peut constater avec nous, c'est que cet événement a eu une portée immense sur les destinées de notre pays et sur celles de l'Europe entière, car depuis des temps immémoriaux, nous, Français, avons toujours été les agents modificateurs de la face de l'Europe, voire même de celle des autres parties du monde.

J'ai dit plus haut que tous ceux qui ont voulu commenter et interpréter les prophéties après 1870 ont commis des erreurs de dates et de personnes ; je dois avouer aussi que tous les calculs que j'ai faits moi-même sur ces prophéties, qui, à mon avis, sont presque toutes, du moins les plus importantes, dues à *l'inspiration prophétique* plutôt qu'à un *travail divinatoire*, ne m'ont pas donné de meilleurs résultats.

Je me suis alors tourné vers les prophéties d'un ordre purement *astrologique*, et une d'entre elles intitulée : « Estat et mutation des temps », de Maistre Pierre Turrel, publiée à Lyon en 1550, en me donnant une base, m'a permis, après de nombreux calculs, un peu approximatifs, il est vrai, de pouvoir spécifier que l'an 1903 sera comme le commencement d'une période agitée, et les années 1905 et 1906 comme devant être témoins de graves événements.

Le texte sur lequel j'ai basé mes calculs, et que je désire voir servir également aux travaux d'autres personnes s'occupant de ces questions, est celui-ci :

« *Qu'on se souvienne des nombres millénaires de N. S. J., suivis de 796 Poissons 8 — 814 Bélier 30 — Gémeaux 190 — 830 Gémeaux 1 — 831 Capricorne 4 — 832 696 11 28 — 848 Lion* ⊖ *— 850 Vierge et Dernier quartier et nouvelle Lune, surtout des signes Pisces et Virgo.* »

Par de précédents calculs astrologiques, j'avais déjà été amené à considérer l'année 1903 et les suivantes comme très critiques, et, dans une petite brochure « Les grands événements du xxe siècle », publiée en 1899, j'en avais fait la remarque, et depuis cette époque, il m'a été donné de voir plusieurs fois que des personnes s'occupant de divination avaient donné cette date comme importante à cause des faits qui doivent s'y produire.

Dans le dernier numéro de l'*Echo* M. Nébo, rappelant ses intéressants articles sur les périodicités astrales, signale également l'année 1903 comme grosse d'imprévu.

A ces considérations astrologiques j'en ajouterai une tirée de l'hermétisme et de la kabbale.

1903 additionné kabbalistiquement $(1 + 9 + 3 = 13)$ donne l'arcane hermétique XIII, appelé dans le Tarot « Le squelette faucheur », symbole de mort, de destruction pour la renaissance spirituelle.

1905 additionné de la même façon se rapporte à l'arcane XV, « Le Bouc de Mendes », symbole de l'imprévu et de la fatalité.

1906 donne l'arcane XVI, « La tour foudroyée », symbole des renversements et des chutes dus aux entreprises vaines et aux projets néfastes.

De nombreuses expériences faites sur les dates, les noms des peuples et des individus, etc., m'ont permis de contrôler nombre de fois les rapports entre l'astrologie, la kabbale et l'hermétisme, et j'y ai trouvé de précieuses indications.

Pour terminer, nous ferons remarquer qu'*astrologiquement*, les deux planètes maléfiques Saturne et Mars occupent une position qui donne à leurs influences mauvaises une force redoutable et en facilite l'expansion sur toute la surface du globe, et cela dans l'ordre spirituel et physique.

Le sombre Saturne, qui préside aux débordements,

aux tempêtes, aux bourrasques et aux corruptions de toute nature, est en opposition dans la VIIe maison à Mars le sanguinaire dans la Ire ; Mars régit les vents brûlants et pestilentiels, la grêle, la foudre, les feux souterrains, les tremblements de terre, et, dans le plan spirituel, les aspirations meurtrières, les désirs de vengeance, la soif de dominer, le suicide, etc. Saturne et Mercure frappent de quadrature Vénus, Mercure et la Lune mobile en la Xe maison.

Tous ces aspects sont on ne peut plus en rapport avec l'état actuel des esprits et des choses et font craindre que les autres menaces du même ordre n'aient leur réalisation dans un avenir prochain.

VANKI.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

MONSIEUR MERY,

S'il est besoin de longs articles pour défendre la cause du spiritisme, il suffit de quelques mots pour mettre à nu et disséquer ce qu'il contient.

Dans l'article du 1er novembre intitulé « La Logique de M. Gaston Mery » je relèverai deux points ; cela suffit : L'auteur, page 412, dit ces trois mots : « notre admirable Christ ». Pourquoi admirable ? C'est beaucoup pour un homme et c'est trop peu pour Dieu. C'est parce qu'on ne veut pas dire divin, et que les spirites lui contestent son origine divine, déclarée par lui-même. Donc Jésus est pour eux un imposteur. Pourquoi donc les spirites n'osent-ils pas le dire, et le déclarent admirable ? Plus loin, page 414, on trouve une assertion non moins incohérente.

L'auteur, au nom de la doctrine spirite, nie l'existence de Satan et des démons dont Jésus a tout le temps affirmé l'existence. Donc il aurait menti. Alors, pourquoi qualifier d'admirable un homme imposteur et menteur ?

Plutôt que de procéder par ces insinuations, le spiritisme devrait nous dire ouvertement, et tout droit, à quoi il tend.

Au fond la vérité est que cette doctrine est celle dont N.-D. de la Salette a dit, dans le Secret, aujourd'hui divulgué :

« Ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre « chose que le démon sous ces figures, prêcheront *un autre « Evangile contraire à celui du vrai Christ-Jésus*, niant « l'existence du Ciel. »

Et quand on songe que ce Secret de la Salette, hélas trop peu connu, date de 1846, époque où le spiritisme n'existait pas encore, on est bien forcé d'en conclure que le spiritisme est ce *faux Évangile* prophétisé à la Salette il y a plus de cinquante ans.

Agréez, Monsieur, mes sentiments très distingués.

H. L.

UNE VISION
A LA CHARTREUSE DE MOLSHEIM (1)

A Molsheim, il y a les ruines d'une ancienne Chartreuse détruite à la Révolution, et le curé actuel de cette ville, gardien des ruines, nous raconta, il y a quelques années, qu'il avait connu un des anciens religieux, non pas bien entendu à la Chartreuse ruinée il y a cent ans, mais retiré et devenu le savant curé de Kayserberg ; je lui servais la messe comme enfant de chœur, dit-il, et bien des fois il raconta la vision suivante qu'il eut au couvent.

***

« Lorsque j'étais étudiant à Ratisbonne, rapportait l'ancien Chartreux, curé de Kayserberg, j'assistai au convoi d'un chanoine ; il y avait beaucoup de prêtres qui allaient célébrer pendant le service selon la coutume de ce pays, et près de moi était un pauvre charbonnier, fort triste et qui pleura.

— Qu'as-tu ? lui dis-je.

— Je pense, répondit-il, que ce chanoine aura tant de messes et que moi, à ma mort, je n'en aurai pas une.

— Eh bien, je veux être prêtre et je te promets de dire la messe pour toi dès que tu seras mort ; donne-moi ton adresse, je la laisserai à mes parents pour qu'ils m'informent.

***

Vingt ou trente ans plus tard j'étais devenu Chartreux à Molsheim et une nuit, étant bien éveillé, je vis le même charbonnier marchant dans ma cellule, et il me rappela ma promesse. Je me levai ému et j'allai réveiller le prieur pour lui rapporter la vision.

— C'est une illusion, me dit-il, il n'y a pas eu d'apparition, soyez tranquille, allez vous reposer.

Quelque temps après, étant toujours bien éveillé, le charbonnier m'apparut à nouveau, et me rappela encore ma promesse.

Je me levai, je courus chez le Prieur lui rapportant le fait bien certain ; cette fois il ne douta point et dès que les religieux furent réveillés il demanda que toutes les messes fussent célébrées ce matin-là pour l'âme du charbonnier.

Or, quand les messes furent achevées, il se produisit un éclair dans l'église et une voix surnaturelle prononça : *Te Deum laudamus* ; alors les religieux spontanément continuèrent et chantèrent le *Te Deum.*

(*Le Pèlerin*)

(1) Raconté par M. l'abbé Wolf à une réunion de prêtres, à Oserbronn, le 11 septembre 1902.

SUR LE QUATRAIN DE NOSTRADAMUS

Nous recevons de M. Albert Jounet, directeur de la *Résurrection*, une intéressante observation sur le fameux quatrain de Nostradamus.

. . . .

L'an que Saturne en eau sera conjoint
Avecque Sol, le roi fort et puissant
A Reims et Aix sera sacré et oint...

Comme le fait observer M. Nébo, les tables astronomiques rigoureuses, avec indications de mois et de jours, ne sont calculées que deux ou trois ans à l'avance.

Mais on trouve, dans l'*Astronomie populaire* de Camille Flammarion, une table astronomique sommaire du mouvement de Saturne (avec indication des années seulement). Cette table s'arrête en 1900 ; il est facile de la continuer, au moyen d'un compas. On voit ainsi que Saturne sera dans les Poissons en 1905, 1906, 1907. Il y aura donc conjonction de Saturne et du Soleil dans les Poissons, signe d'Eau, très probablement aux mois de février ou de mars 1905, sûrement aux mois de février ou de mars 1906 et 1907.

ALBERT JOUNET.

ÇA ET LA

Pressentiment et vision de Mme Juliette Adam

On lisait dernièrement dans l'*Eclair* :

« Un peu avant les événements de 1848, en la petite ville de Chivres, une fillette de neuf ans, venant de Chauny, son pays natal, arrivait chez ses tantes. C'étaient trois vieilles filles distinguées sous leur ajustement de paysannes. Elles vivaient dans un grand jardin, dont elles cultivaient es fleurs elles-mêmes. Elles aimaient à y passer des heures, à l'ombre des grands arbres, devisant sur les beautés de la nature. La tante Sophie, qui savait du latin plus que femme de Picardie, éprouva un joyeux étonnement en s'apercevant que sa petite pensionnaire était teintée de grec et vous avait, sur les héros de l'antiquité, des lumières qu'on n'a jamais à cet âge, et plus tard, pas très souvent. Un jour que chacune, la faucille à la main, coupait l'herbe pour le bienheureux âne, appelé Roussot, la fillette confessa qu'elle s'estimait une grande demoiselle : « Je suis une grande demoiselle comme il y en a peu... et ce n'est pas fini. Je te jure, chère tante, que je ne m'arrêterai pas en si beau chemin... Vous comprenez bien que je ne passerai pas toute ma vie à Chauny, que j'irai à Paris et que je *deviendrai quelqu'un qui ne sera pas tout le monde*...

— Tu deviendras une femme célèbre ! observa la tante Sophie. — Dans combien de temps, demanda la tante Constance, illustreras-tu ta famille ?... — *Dans quarante ans !* » — La jeune fille fut prophète, à cela près qu'elle n'attendit pas tout à fait quarante ans pour être à Paris une des femmes les plus célèbres par le caractère et par l'esprit ; la femme qui devait avoir le salon le plus universel et le plus brillant, dont la volonté intelligente se ferait ouvrir les portes des sociétés savantes et de l'Académie et que son noble enthousiasme allait faire la marraine de la République athénienne longtemps espérée, un instant aperçue. — La petite raisonneuse de neuf ans, dont la faucille coupait l'herbe à l'âne Roussot en aspirant à la gloire, s'appelait Juliette Lamber ».

Ensuite il est question du rôle que joua Juliette Lamber pendant la Révolution de 1848, et à la fin de cet article se trouve ce qui suit :

« Vers ce temps, pressée par sa romanesque grand'mère, Juliette Lamber se mariait. Elle épousait la vertu persiflée, l'enthousiasme bafoué, dans un don Juan sceptique. Elle s'émeut :

« Ma confession sur ce point est brève et devait l'être. Ce que j'ai souffert..., ce que j'ai enduré, mon martyre : que cela reste mon secret... Ma grand'mère, cause de ce mariage, l'a deviné... Elle en est morte...

« Une nuit, vers dix heures, je venais de replacer ma fillette dans son berceau ; recouchée moi-même, j'allais m'endormir, quand, à la lueur d'une veilleuse, je vis entrer ma grand'mère. D'un geste lent, elle porta la main à ses yeux... Les orbites en étaient vides !... Je me précipitai hors de mon lit et j'allai à elle... Ma grand'mère avait disparu. *J'appris le lendemain qu'à cette heure même elle rendait son âme à Dieu !...*

« Lorsque des croyances religieuses entrèrent en mon âme, *cette apparition de ma grand'mère fut pour moi l'une des plus grandes preuves des vérités de l'au-delà !* — Le mouvement de sa main vers ses yeux, dont les orbites étaient vides, me parut signifier : « *L'aveuglement c'est la mort !* » — Et longtemps je restai aveuglée et toujours je revis ma grand'mère avec l'affreux geste de ses mains à ses yeux vides. Je ne l'ai plus revue avec ce geste depuis que j'ai écrit mon « Rêve sur le Divin » que mon âme reconnaisssante a dédié à l'âme naissante de ma petite fille Juliette, livre aimé, dont *je reporte l'inspiration à ma bien aimée grand'mère.*

L'herbe qui égare

Il existait, dans l'imagination de nos aïeux, une herbe qui égare, une certaine herbe qu'on ne pouvait fouler sans perdre son chemin.

Cette herbe, paraît-il, se trouvait abondamment aux environs du fameux château de Lusignan, bâti par Mélusine. Ceux qui marchaient dessus erraient dans de longs circuits, s'efforçaient en vain de s'éloigner, et se retrouvaient dans l'enceinte redoutée, jusqu'à ce qu'un guide préservé de l'enchantement les remît dans la bonne voie.

Un pressentiment réalisé

« Un habitant de Berne, dont le jeune fils est en pension à Genève, chez des parents, fut pris soudain, dans la soirée du 31 août, d'un sombre pressentiment.

« Il est arrivé quelque chose de grave à mon enfant... Je le sens ! » Sans attendre des nouvelles de Genève, il prit le train de nuit et arriva à six heures et demie du matin à Genève, dans la maison où était son fils. Il eut la douleur de le trouver étendu sur son lit, entre la vie et la mort. Le jeune garçon avait fait la veille une promenade sur le lac, en petit bateau, et s'étant approché de trop près d'un bateau à vapeur, était tombé à l'eau et avait failli se noyer. Pendant vingt-quatre heures, les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas ; mais grâce à sa forte constitution et aux soins donnés, peu à peu il se rétablit. Aujourd'hui, il est tout à fait bien portant. Les parents de Genève avaient envoyé à Berne une dépêche priant le père d'arriver le plus tôt possible, mais il avait déjà pris le train de nuit lorsque le télégramme arriva chez lui. »

Le journal quotidien *Berner Tagblatt* paraissant à Berne, qui publia ce fait, certifie l'authenticité de ce remarquable cas de télépathie.

A TRAVERS LES REVUES

LES MYSTÈRES D'UNE FEUILLE DE PAPIER

Nous avons reproduit sous ce titre, dans notre dernier numéro, un article de M. Papus sur la très intéressante découverte de M. le comte de Tromelin.

M. le comte de Tromelin s'était aperçu qu'en regardant attentivement au travers d'une feuille de papier on y découvrait des images d'une assez grande netteté et souvent d'une remarquable beauté.

Nous avions promis à nos lecteurs de les tenir au courant de cette question. Nous publions donc aujourd'hui quelques extraits d'un nouvel article de l'*Initiation* plein d'intérêt.

Comme nous nous y attendions, la mise au jour de la découverte du comte de Tromelin nous a valu une foule de questions et de commentaires.

Plusieurs même de nos abonnés ont obtenu du premier coup, avec du buvard blanc, des résultats très encourageants.

Nous ne doutons pas que les grands journaux illustrés ne s'emparent bientôt de cette curieuse découverte. Aussi allons-nous préciser encore certains points.

Suit une lettre du comte de Tromelin.

« J'ai songé que les intelligences supérieures du plan astral supérieur pouvaient influencer les dessins si curieux de mes papiers.

« C'était une nouvelle géomancie perfectionnée et autrement importante comme vous le verrez.

« Je n'avais pas d'ailleurs d'autres prétentions que de tirer des horoscopes par un moyen nouveau, qui valait bien celui du cercle d'Hermès, que j'ai appliqué moi-même. Bref, voici mon moyen :

« 1° D'abord la science de l'opérateur est toujours entrée pour une certaine proportion dans l'art de disposer les instruments du travail. Un novice ne fera que des *lettres pauvres*, qui ne donneront rien, ou pas grand'chose ; et un initié tracera les mêmes mots en caractères riches, c'est-à-dire pouvant prêter à de multiples interprétations ;

« 2° L'opérateur tient son crayon vertical et le tourne sur le papier, jusqu'à ce que chaque lettre se montre assez clairement pour lui. Il peut ensuite isoler ces lettres en les passant seules au crayon rouge, bleu ou à l'encre ;

« 3° Les mêmes lettres, qui sont elles-mêmes *composites*, composées de plusieurs lettres, qui sont des caractères sibyllins, etc., vont donner lieu à la lecture de mots nouveaux non voulus par l'opérateur, qui composeront les mots de l'horoscope ;

« 4° Notez que mon système a cet immense avantage sur le cercle magique, qu'il n'y a pas à chercher à composer les mots avec des lettres prises à droite ou à gauche ; mais les mots apparaissent *complets*, et on doit les prendre dans l'ordre, en recommençant indéfiniment jusqu'à complet épuisement de ce que *l'on peut lire* ;

« 5° C'est là que la science de l'initié apparaît. Car là où un novice ne verra rien ou ne verra plus rien, l'initié verra encore des mots complets ;

« 6° Dans cette géomancie il n'y a pas de trait inutile : tout a une signification, car remarquez que ces lettres appartiennent à des figures fixées dans le papier qui ont une forme définie et complète, toujours selon le degré de science de l'initié ;

« 7° L'art de tracer est le début de cette science, et il faut se conformer à un certain nombre de règles que je connais pour obtenir des résultats *riches et nets* ;

« 8° Notez aussi que ces mots contiennent tous les symboles de l'hermétisme : cheval, femme masquée, tête de roi ou de reine, chien, corbeau, serpent, etc. ;

« 9° Tous ces symboles remplacent très avantageusement les lettres fatidiques (ou muettes) des cercles magiques, qui laissent réellement trop de cours à la fantaisie, tandis que les symboles sont fixés, etc., etc.

..... « Je m'arrête là. Vous verrez ma méthode : elle me paraît surprenante de vérité et enfonce la chiromancie, les marcs, etc. Là, au moins, je me rattache à l'antique doctrine des Mages et des pratiques des Sibylles.

« G. Si on veut lire, faire abstraction des dessins. Si on veut voir les figures et les symboles, faire abstraction des lettres. Regardez et observez ma méthode, s'il vous plaît, avec soin et donnez-moi votre opinion sur le tout.

« Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Comte DE TROMELIN. »

M. le docteur Papus nous donne ensuite un procédé mécanique pour l'obtention des images du papier d'après la découverte du comte de Tromelin.

Nous avons cherché un procédé mécanique permettant aux débutants en ces recherches de se rendre compte de la réalité des images (astrales) formées dans la pâte du papier, et nous pouvons fournir à nos lecteurs un moyen simple et pratique de résoudre cette question :

1° Vous prenez une feuille de buvard blanc et vous en coupez un morceau soit de 9 centimètres sur 12 centimètres, soit de 13 centimètres sur 18 centimètres ;

2° Vous vous procurez un *châssis photographique pour tirage de positifs* de la grandeur de votre feuille de buvard et muni d'un verre ;

3° Vous placez le buvard contre le verre et par-dessous une feuille de papier photographique au citrate d'argent (Solio ou Lumière) ou du papier Marion bleu. Pour commencer il vaut mieux le citrate ;

4° Vous exposez le châssis au jour pendant un quart d'heure ou une demi-heure en suivant la venue de l'image ;

5° Vous obtenez ainsi sur le papier photographique toutes les têtes et tous les dessins que vous auriez eu de la peine au début à obtenir avec le crayon-sauce ;

6° Vous fixez alors le papier à l'hyposulfite et vous l'étudiez ;

7° C'est après quelques essais de ce genre que votre œil est assez habitué pour aborder avec fruit le procédé du comte de Tromelin.

PAPUS.

PHÉNOMÈNES DE DÉDOUBLEMENT

Du *Progrès Spirite* du 20 octobre, sous la signature de M. Jean Eriam :

Dans le bourg de V....., en Picardie, une nuit, vers trois heures, le docteur Louvet fut brusquement réveillé par un coup de feu tiré près de sa maison.

Il se précipita à la fenêtre et aperçut son jardinier, Pierre, près d'un hangar voisin de la villa.

L'ayant interpellé, Pierre répondit qu'ayant été éveillé par le bruit anormal de la dégringolade d'une pile de bois, il s'était levé, qu'entrevoyant une forme humaine qui paraissait vouloir escalader, il avait tiré un coup de fusil, et que l'individu avait disparu sans nulle chute.

Etant descendu avec une lanterne et ayant cherché avec le jardinier ainsi que le chien de garde, sans trouver aucune trace d'intrus, ni aucune empreinte sur le sol couvert de la neige tombée dans la soirée, soit au jardin, soit sur la crète du mur, le docteur dit au jardinier qu'il s'était certainement trompé et avait dû prendre des piliers du hangar pour une forme humaine, d'autant plus que le chien excité aboyait en fou sans idée précise et sans relever de piste.

Le jardinier secouait la tête et affirmait avoir vu. Il revint près du hangar, éclaira l'un des piliers où la charge avait porté tout entière. Les grains de plomb, trouant le bois, s'écartaient en rond.

— Vous voyez bien que vous avez fait erreur, dit Louvet.

Mais Pierre s'écria, montrant le crible des grains de plomb : — Là ! là ! du sang.

En effet, le long du bois, un liquide rosâtre avait coulé, s'élargissant au sol en une tache rouge.

Le docteur fut ébranlé. Une supposition demeurait possible. Pierre avait dû tirer sur un oiseau ; et l'oiseau, légèrement blessé, avait dû prendre son vol. Il voulut éclaircir l'affaire. Il recueillit du sang et rentra pour l'examiner au microscope. Mais il demeura béant. A la forme des globules, il avait reconnu du sang humain.

Le matin, vers sept heures, on sonna à la grille. Une femme demandait le médecin pour son mari blessé. Il s'agissait d'un nommé Ravaud, un maraudeur louche ; et l'aventure, au dire de sa femme, était singulière. Son mari, la nuit, couché à côté d'elle, s'était éveillé en sursaut, le côté ensanglanté.

Tout de suite, un rapprochement se fit dans l'esprit de Louvet. Le coup de fusil de Pierre et la blessure de l'homme ne faisaient qu'un, évidemment. Au grand jour, les choses prenaient une simplicité subite. Un seul point le surprenait : Comment la femme venait-elle se jeter dans la gueule du loup, le chercher, lui, précisément, plutôt qu'un autre médecin ? Mais il pensa que la blessure était grave, que l'homme, évanoui ou battant la campagne, n'avait pu la renseigner.

En se rendant près du blessé, il passa chez le commissaire de police. Le magistrat, renseigné, fut pleinement de son avis. Il envoya un agent à la villa pour rechercher les traces ; et lui-même, supposant que, pendant le trajet, Ravaud, sans doute, aurait porté les mains à sa blessure et que ses doigts ensuite auraient laissé des traces à sa porte, aux objets qu'il avait touchés avant de se mettre au lit, accompagna le docteur. D'ailleurs, la neige ayant cessé de tomber vers minuit, on retrouverait la trace de ses pas.

Le docteur entra. La plaie était au flanc de l'homme. C'était un coup de fusil, indéniablement. Pris de fièvre, l'air stupide, Ravaud jurait, et sa femme le jurait avec lui, qu'il s'était couché à dix heures, et qu'il avait été frappé là, sans rien comprendre, vers trois heures du matin.

Louvet hochait la tête en raillant, lorsqu'il fit une constatation singulière. Les grains de plomb avaient traversé d'arrière en avant, faisant sétons, mais aucun d'eux n'était demeuré dans la plaie. Et, chose plus étrange encore, la chemise, tachée de sang par l'écoulement de la plaie, était intacte, sans une déchirure, comme si l'homme eût été frappé nu.

A ce moment, le commissaire reparut. Il rapportait de son examen la certitude que Ravaud n'était pas rentré après minuit, heure à laquelle avait cessé la neige.

Personne non plus n'avait pénétré chez lui, ne s'était même approché de sa maison. On rechercha parmi ses vêtements, nulle part on ne découvrit le criblement qu'aurait dû occasionner la décharge.

Le docteur et le commissaire se regardèrent étrangement. L'agent envoyé à la villa revint à son tour. Il avait vu les traces du coup de fusil ; il avait compté le nombre des grains de plomb : la charge tout entière avait porté dans le bois. Mais ni à l'intérieur du jardin, ni à l'extérieur le long des murs, il n'avait relevé le moindre indice. Il n'y avait que la tache de sang le long de la poutre.

Le commissaire renonça à poursuivre la solution de cette énigme. A la villa les nuits étaient redevenues calmes. Le sang avait séché le long du bois. Ravaud commençait à se lever.

Peu à peu un intérêt, une curiosité s'était éveillée chez le docteur pour son malade. C'était un être bizarre, sujet à des hallucinations, à des rêves étranges. Il décrivait minutieusement, à ses éveils, des pays qu'il n'avait jamais traversés, dont il ignorait les noms : et Louvet, à plusieurs reprises, put constater en ses descriptions une exactitude absolue. Cela évoquait à son esprit les sorcières du moyen âge allant au sabbat sans quitter leur lit, par la cheminée, à cheval sur un manche à balai. Il rit d'abord beaucoup de cette idée; mais elle revenait de plus en plus fréquemment. On eût dit véritablement que Ravaud, la nuit, s'évadât hors de lui-même, voyageant au loin. Et la hantise de cette supposition devint si forte que le docteur, afin d'étudier l'homme, le prit à son service.

Or, une nuit, lorsque Ravaud fut logé à la villa, le bruit recommença dans le jardin. Louvet, tout d'abord, monta dans la chambre de Ravaud. Il le trouva dans son lit, immobile, l'air mort, dans un état singulier de catalepsie. Il redescendit, chargea son fusil de trois ou quatre grains de plomb seulement, appela Pierre.

Le docteur ne distinguait rien, mais le jardinier brusquement affirma la vision d'une forme et il tira..

Précipitamment, Louvet remonta, Ravaud était éveillé, et le docteur vit que son bras droit était traversé par les grains de plomb de part en part.

Une seconde fois, la semaine suivante, le docteur renouvela l'expérience. Le résultat fut identique, comme si un simulacre, évadé du dormeur, eût gardé avec son corps une union tellement intime que chacune des lésions qu'il venait à subir s'y trouvât reproduite intégralement.

Mais les expériences s'arrêtèrent là, Pierre devenait fou et on dut l'enfermer ; Ravaud, de son côté, donnait des inquiétudes. Alors Louvet, pris de peur à son tour, le renvoya et vendit la maison.

Aujourd'hui, pour les spirites, ces phénomènes, quoique rares, n'ont rien de surnaturel. Il s'agit simplement du dédoublement de l'être humain, dont on connaît de nombreux exemples.

JEAN ERIAM.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10